

***Mnémosyne pavillonnaire, transition du périurbain vers un territoire esthétique.* (entretien publié initialement en 2021 sur le site alterurbain.fr, aujourd'hui hors ligne)**

Rencontre entre Pierre Bernard et Camille Michel, architecte et plasticien, pour discuter de ses travaux autour du développement *affectif* et des imaginaires périurbains. Par son approche déstigmatisante et sensible, il participe à renouveler la perception du monde pavillonnaire.

Une démarche qualitative, loin des biais techniques ou statistiques, pour réconcilier les différentes réalités périurbaines.

Pour certains, ils sont inesthétiques, répétitifs, moches, angoissants, ringards et symboles du dérèglement sociétal. Tenus responsables de l'étalement urbain, du repli sur soi, du tout voiture, ils font l'objet d'une dépréciation culturelle et sociale. Pour d'autres au contraire, ils incarnent un rêve, une expérience de liberté, des souvenirs d'enfance, mais aussi une certaine écologie urbaine. Ils font partie d'un imaginaire collectif.

Les espaces pavillonnaires périurbains, considérés hier comme le moteur de la croissance économique et du développement territorial, se situent aujourd'hui dans un angle mort.

Faut-il continuer à les voir comme un sujet à éviter ? Entre jugements de valeur et souvenirs fantasmés, comment peut-on réhabiliter l'image de ces espaces ? Au-delà des discours théoriques, des injonctions écologiques et sociétales, comment peut-on alors renouveler la perception du monde pavillonnaire ?

Ces questionnements peuvent aujourd'hui s'appuyer sur l'émergence depuis quelques années d'un nouveau mouvement esthétique et de création artistique autour des espaces périurbains. On peut voir apparaître sur les réseaux sociaux, dans la presse spécialisée ou encore lors de manifestations culturelles, une abondante production artistique (photographique, filmographique, bibliographique) sur le sujet. On doit sûrement ce regain d'intérêt esthétique pour ces territoires à une génération empreinte de nostalgie et d'affection. Ce sont les enfants de baby boomers, des jeunes qui sont nés et qui ont grandi en zone pavillonnaire dans les années 80-90. Affectés durablement par leur enfance périurbaine, ces enfants devenus adultes utilisent aujourd'hui leur sensibilité et leur capacité de recul pour porter un nouveau regard sur leur territoire d'origine. Ils proposent un nuancier de représentations du monde périurbain : banales, comiques, détournées, extrêmes, intrigantes, fictives ou encore mélancoliques. Cette nouvelle vague créative et pensante participe alors à révéler et réconcilier les différentes parts de vérité et de réalité du monde périurbain. Un appel au passage à repenser la façon de regarder et fabriquer les villes et les territoires.

Nous avons justement rencontré l'un des acteurs de ce mouvement. Il ne se décrit ni comme un architecte, ni comme un artiste, et pourtant il porte un certain regard sensible et même poétique sur le monde périurbain de son enfance. Camille Michel est un ancien pensionnaire de la Villa Médicis, doctorant au Laboratoire de l'École Nationale Supérieure

d'Architecture de Versailles, ses travaux s'articulent autour de l'*affectif* par le biais de plusieurs moyens (son, dessin, écriture ou musique). Il nous éclaire sur l'importance de décloisonner les champs disciplinaires et de lâcher prise pour réhabiliter le suburbain d'une nouvelle esthétique. Une approche tant intellectuelle que sensible pour faire émerger de nouvelles potentialités.

Bonjour Camille, tu décris ton travail comme “une somme non raisonnée de choses dont la seule logique pratique est chronologique.” Pour mieux comprendre ton approche sur le monde pavillonnaire, j'ai justement sélectionné sur ton site internet [1] certaines de tes notes pour faire office de questions. Commençons.

“Intuition : C'est par le travail artisanal des idées et des émotions que, péniblement, on en arrive à l'intuition.” 12 04 2012.

Encore à l'époque jeune architecte, tu as intégré en 2012 la Villa Médicis - Académie de France à Rome. Dans quelle mesure ton passage à Rome a contribué à construire qui tu es, tes opinions et tes intuitions sur le monde qui t'entoure ?

Avant de candidater, je traversais une période difficile entre 2008 et 2009. Je ne trouvais pas de travail en agence d'architecture. J'en ai donc profité pour suivre une formation de technicien du son à l'INA - Institut National de l'Audiovisuel à Bry-Sur-Marne. Grâce à cette nouvelle qualification, j'ai pu candidater à la Villa Médicis avec un projet basé sur le son de la ville en tant qu'architecte, ce qui peut paraître contre-intuitif. Quand ma compagne et moi sommes arrivés à Rome, nous avons reçu une énorme claque, car nous étions très jeunes (29 ans), pour ce type de résidence. Nous étions très naïfs, car au-delà de l'âge, nous nous sommes trouvés dans un environnement dont nous ne connaissions pas du tout la manière d'agir et de penser : celle de gens qui se connaissent, qui avaient déjà une carrière derrière eux, et qui n'avaient pas peur de me faire comprendre : “Tu es architecte, mais tu ne connais rien”. C'était un peu dur à entendre au début, mais aujourd'hui je leur en suis assez reconnaissant, car cela m'a bien fait évoluer. Je pense que ce type d'expérience est d'ailleurs une très bonne étape pour tout jeune architecte, car quand on est architecte, on pense savoir tout maîtriser. C'est ce qu'on nous fait croire en général en école d'architecture. Il y a un peu ce côté demiurge de l'architecte qui pense que parce qu'il a appris à “faire du projet”, il peut tout passer à la moulinette du projet : la compréhension des choses, la lecture, l'entretien de son logement, la gestion de sa vie, de ses enfants, absolument tout.

Je suis arrivé en face d'historiens de l'art, d'artistes et de compositeurs plus âgés que moi, plus expérimentés. Ces rencontres m'ont fait comprendre que si je voulais prétendre maîtriser des choses et pouvoir en parler, il fallait que je travaille réellement dans des champs en dehors de l'architecture, parce qu'un deuxième défaut des architectes, je trouve, est qu'ils effleurent pas mal les choses. Ils ont une vision très superficielle et prétendent ensuite pouvoir parler d'art, d'histoire de l'art, de philosophie, alors qu'ils ont simplement lu un bout de livre ou regardé une vidéo qui en parlait. Quand on veut parler d'un sujet, soit on le connaît, soit on avoue ne pas le connaître totalement (et ce n'est pas grave), mais on reste honnête. Cette année m'a apporté ça.

Ça m'a également permis de me décomplexer par rapport au travail d'artiste. Avant, je me disais que j'étais architecte, donc je pouvais uniquement faire ça et je devais le faire de telle manière. Mon année à Rome m'a fait intimement comprendre et accepter que mon costume d'architecte ne devait pas me faire tout penser "en tant" qu'architecte. Cela a donc fait exploser ce cadre. Aujourd'hui, grâce à ce lent cheminement, quand je fais un dessin, une maquette ou un film, je me fiche d'où je le fais et d'où je parle. Je le fais en tant que personne, et non plus comme Camille Michel, architecte qui "fait de l'art". J'ai plus la sensation de "faire des trucs" un peu comme les enfants qui prennent l'initiative de créer des mondes, quand ils jouent à même le sol.

“Spécialisation : Problème majeur ravageant tout sur son passage - La spécialisation / professionnalisation des professionnels”. 03 01 2015.

Tu ne te décris pas en tant que tel comme architecte, mais tu es d'une certaine manière un plasticien des réalités. Ton travail est le fruit d'un dialogue entre des émotions, des pensées et différentes pratiques disciplinaires. Pourquoi avoir fait le choix de ne pas choisir d'étiquette et de spécialisation ?

C'est une manière de fuir les disciplines, non pas lâchement, mais à dessein. Je ne remets pas en cause la question de "la" discipline, de l'apprentissage et du savoir-faire. En revanche, selon moi, la notion de *champ disciplinaire* est un poison. J'ai le sentiment qu'une forme de gangrénisation de la société vient de cette spécialisation par champs disciplinaires. Par exemple, certains architectes ne savent pas exister sans être architecte. Je trouve ça d'une tristesse absolue. Ils ne se définissent et s'accomplissent que par appartenance à un champ disciplinaire, et par un effet en cascade, la majorité de leurs fréquentations sont des architectes. Ils se marient avec des architectes, sortent dans des lieux d'architectes et vont faire des trucs d'architectes comme des architectes. Cette partie sociale a une répercussion très forte sur la manière dont tu fais ton travail, car cela aboutit à une fermeture d'esprit incroyable que je veux absolument fuir. Je fais donc le choix de ne pas choisir, de ne jamais devenir un spécialiste, de toujours rester un amateur en tout.

Ce non choix est en fait devenu un choix avec le temps. Plus jeune, je fabriquais des démos sur cassettes en m'enregistrant avec ce que j'avais sans me demander à quoi ça devait ressembler. En général, à la fin, il y avait trois cassettes, dont une pour moi, et une pour mes parents, la dernière restant dans le tiroir de mon bureau... Je m'essayais aussi à réaliser des petites publications un peu nulles à 10 exemplaires avec une photocopieuse, des sortes de fanzines sans sujet précis. Ce non choix du médium ou de la forme, je l'ai toujours fait sans vraiment y réfléchir. Et puis, c'est devenu un choix pour ne pas m'enfermer dans un champ disciplinaire particulier, car la forme que tu choisis finit par te contraindre et avoir une influence sur le contenu que cela va créer. C'est pour ça que j'essaie de me laisser le champ ouvert au maximum dans ma recherche. Cela me permet de garder une liberté et de faire quelque chose de très malléable, autant au niveau de ce que je dis que de ce que je suis. Et puis, c'est également une manière de toujours avoir une porte de sortie, une capacité de recul et de retrait.

“Discussion : Comment et pourquoi avais-je donc choisi ce pavillon et son habitant si singulier ? Simplement parce que cet ensemble de choses me rappelait la maison où j’avais passé mon enfance. Je sentais que j’avais quelque chose à y trouver.” 19 04 2021.

Ton travail s’intéresse depuis toujours au monde pavillonnaire. Pourquoi avoir choisi ce sujet et qu’espères-tu y trouver ?

Mon travail a commencé très tôt, mais s'est réellement structuré ces cinq dernières années. Je crois qu'il représente un processus de prise de conscience et de légitimation intime. Je n'arrive pas à séparer ce que je fais de ce que je suis. Éric Chauvier (mon directeur de recherche), appelle ça un “trouble psycho-affectif”, une notion décrite à l'origine par George Devereux. Il explique que nous ne pouvons pas nous emparer d'un sujet si nous ne sommes pas nous-même troublés par ce sujet. C'est une évidence que nous ne pouvons pas être des mercenaires, en traitant des sujets qui ne nous intéressent pas et surtout qui ne nous troublent pas. Ça n'a aucun intérêt.

Le pavillon est justement un sujet qui me trouble, car il fait partie de mon *univers primordial*. J'ai grandi et passé toute mon enfance et mon adolescence dans le quartier des Douets à Tours, qui a fait l'objet de plusieurs de mes expositions. Au-delà de mon histoire personnelle, de ma nostalgie, j'essaie de comprendre en arrière-plan comment on peut être affecté profondément et durablement quand on grandit dans une maison de lotissement pavillonnaire. Je trouve cela d'autant plus intéressant que cette expérience pavillonnaire peut se passer n'importe où. Car malgré quelques particularités locales, ces pavillons ont un grand nombre de points communs.

Je m'interroge alors sur ce que cette expérience fait de moi. Quelle est ma nature ? Comment m'a-t-elle donné le goût pour certaines musiques (par exemple), ou pour certaines formes de sensibilités et d'esthétiques ? Pourquoi mes amis qui vivaient dans le même quartier avaient bizarrement les mêmes penchants ? Comment me suis-je construit un imaginaire en marge d'autres imaginaires plus dominants ? Comment cet imaginaire là n'est pas devenu avec le temps un imaginaire dominant ? Ces questions ne sont pas beaucoup abordées, ou alors elles le sont dans d'autres champs comme la musique, la littérature, et d'autres domaines artistiques. Je souhaite justement tenter d'y répondre en touchant à un maximum de champs disciplinaires.

“Validité : Je me demandais hier soir si mes intuitions architecturales de l'enfance étaient moins valides que celles que j'ai eues après mes études d'architecture. Certainement pas. Il faut creuser de ce côté pour se rapprocher de la précision. Une sorte d'affûtage subtil pour analyser le choc entre sentiments, émotions et déformation culturelle (et presque “cultuelle”, ai-je envie de dire).” 14 04 2012.
Pour construire le fil narratif de ton travail sur le suburbain, tu fais souvent référence aux souvenirs de ton enfance des années 80. Dans quelle mesure l'expérience vécue d'un enfant en zone périurbaine permet d'en révéler les caractéristiques ?

Puisque le récit périurbain n'a pas été pensé à l'origine, il y a une certaine sous-codification qui oblige à remplir les cases manquantes. Qui remplit ces cases ? Principalement les enfants et les adolescents. Les espaces urbains traditionnels sont régis par une certaine codification spatiale, formelle et des signes classiques qui permettent à tout le monde de se comprendre et se repérer. En zone suburbaine, cette codification existe moins. Cela crée alors énormément de liberté, mais aussi des possibilités de transgressions chez les habitants, et surtout chez les enfants. Imaginez un espace vert en zone périurbaine (un parc, par exemple), autour duquel se trouvent des zones de campagne, des pavillons et des zones industrielles. Que vont faire les jeunes qui habitent là ? Ils vont venir y fumer leurs premières cigarettes ou leur premier joint à l'abri des regards. C'est bien sûr aussi tout à fait possible dans un parc urbain, mais l'ambiance n'est pas la même en zone périurbaine. Dans le suburbain, il y a une déprise sur les choses. Il y a la "maison mère" et tout autour, il y a des réseaux qui se créent entre les maisons des copains, mais aussi entre différents lieux de transgression. On peut y voir une certaine géographie..., une mini-géographie circonscrite au pavillon, au quartier, à la rue qui mène jusqu'au bois, jusqu'au stade ou jusqu'au collège. Dans ce contexte, pour un enfant ou un adolescent, tout est à inventer. Quand j'y vivais dans les années 80, culturellement il n'y avait alors aucun recul sur la *manière* d'habiter le suburbain. Il n'y avait pas ce recul esthétisé et pensé de la chose. Quand je disais à mes amis du lycée que j'habitais la maison en face (du lycée), certains me prenaient pour un péquenaud. Ils ne comprenaient pas comment je pouvais habiter là. Pour eux (ceux qui habitaient en ville, ou dans la "vraie" campagne), il n'y avait rien ici, un lycée, des maisons, un bois et un stade. En réalité, il y avait plein de choses à faire, il fallait simplement être capable de les inventer.

Je pense qu'un jeune de centre-ville est plus codifié. Il est plus exposé très tôt à une codification des choses : il y a l'espace du logement (un appartement, en général), la cour, la limite avec l'espace privé et l'espace public, il y a le parc, l'endroit où on va faire les courses à pied, le marché, il y a la bibliothèque, le théâtre, etc. Je pense que dans la constitution de son univers, il y a une corrélation qui est très forte entre ce qu'il connaît, ce qu'il apprend à connaître en grandissant et ce que les autres connaissent aussi. Il s'opère alors une convergence culturelle. Quand ces jeunes urbains construisent une sociabilité en vieillissant, ils n'ont pas à "dé-coder" ce qu'est le cinéma ou le théâtre. Tout a toujours fait partie d'un ordre des choses qui est très souvent amplifié par les relations sociales entre parents du même niveau socio-économique. Moi, j'ai grandi dans un quartier où mes amis n'étaient pas forcément d'un même niveau social et culturel. Mes parents étaient enseignants tous les deux, et mes amis étaient pour la plupart des enfants d'ouvriers ou d'employés. Le fait d'aller chez eux me permettait un échange que j'aimais beaucoup. Le suburbain offre cette diversité et ces porosités de mondes. Ça participe, je pense, à développer des facultés sensibles particulières chez les jeunes qui y grandissent.

“Recommencer : Parfois je me prends à rêver que je retournerai dans cette maison, que rien n'aura changé, que le passé pourra se remettre en route tel qu'il a été

laissé en plan ce mercredi 21 juin 2000. Tout serait là ; les odeurs, les couleurs et les sons. Tout recommencerait depuis ce point. Je me prends à rêver que tout ce que j'ai vécu depuis ce jour de scission avec mon "moi périurbain" serait effacé."
29 12 2014.

Dans tes différentes expositions, *Make Suburbia Great Again* à la Librairie Volume ou *Pavillon Témoin* à Eternal Gallery, à Tours [2], tu présentes l'imaginaire de ton enfance sous la forme d'un éloge du monde périurbain. Entre fiction et réalité, quels messages souhaites-tu faire passer ?

La fiction et ce côté "petit autel mémoriel" me permettent de formaliser ma pensée. C'est une attitude de collectionneur, de cabinet de curiosités tourné vers le sujet pavillonnaire. C'est ce qui me permet d'avancer dans ma réflexion. Je ne veux surtout pas "faire dire" quelque chose de particulier à ce que je fais et je n'ai d'ailleurs pas de discours, pas de *message*. Ce qui porte un *message* (conscient), me semble d'ailleurs toujours assez pauvre. Pour mon exposition *Pavillon Témoin*, j'ai créé une maquette du pavillon des Douets où j'ai grandi. Je l'ai mise sous cloche en référence aux maquettes très dessinées, très "ligne claire" des agences immobilières de province faisant la promotion de leurs projets comme ça, avec le pavillon "de rêve", la piscine et la voiture. Il y avait toujours par-dessus ces maquettes cette demi-sphère de plexiglass qui avait un statut un peu étrange et que je trouvais très belle. C'est pour ça que j'ai voulu en faire une très grande pour ma maquette ; une imposante de 1m10 de diamètre. Ce que je trouve fascinant, c'est que ça délimite un extrait d'espace et ça renforce l'idée qu'il y a d'autres choses hors-champ. D'ailleurs, la cloche permet également de refléter ce qui se passe autour et de projeter la réalité en surimpression de la maquette. Il y a cette idée que beaucoup de choses se jouent entre le reflet du monde réel, son propre reflet déformé par le courbure, et l'objet contenu à l'intérieur.

Plus largement, mon approche est très fragmentaire. Je joue sur les mises en abyme des réalités et j'entre par tous "les côtés" dans le sujet pavillonnaire : champs plus intellectuels, plus sensibles, plus graphiques ou encore plus nostalgiques qui vont parler à tout le monde comme le skateboard. Le skateboard est un objet important pour moi parce que j'en ai fait durant plusieurs années, mais aussi pour ce qu'il incarne la transition d'un objet populaire dans le champ *arty*. J'ai fait graver sur trois skateboards une image de l'ancien maire de Tours qui porte de manière un peu sacralisée la maquette d'un pavillon. C'est la mise en abyme du sujet d'une photo d'archive, de son protagoniste et d'un objet (le skateboard). Ça parle certainement aux habitants de Tours qui connaissent Jean Royer et le projet du quartier. Ce n'est pas pour autant que j'essaie de raconter quelque chose. Ce triptyque ne cherche pas à raconter quelque chose. Il a juste une sorte de *fonction liturgique* suburbaine. En fait j'essaye toujours - pour revenir à ce que je disais sur la non-spécialisation dans des champs disciplinaires - de réaliser des paradoxes très forts entre un sujet hyper-intime et la macro histoire dont tout le monde peut se saisir. À mon avis, c'est uniquement en s'emparant d'un sujet d'une manière fragmentaire qu'on peut toucher un tout petit peu à l'essence du sujet dont on veut vraiment parler.

J'aimerais faire comprendre aux acteurs de l'urbanisme que ce type de démarche *holistique* est indispensable et, à terme, en faire une nouvelle approche pour faire de l'architecture et de l'urbain. Aujourd'hui, l'intuition de départ d'un projet est souvent mise à mal par de lourds et longs processus de décision, et se résume à la fin par un cahier des charges contraignant soumis à la toute puissance de la technique et à de fausses bonnes raisons : de rentabilité économique, d'esthétique, d'interprétation de "ce qui se fait aujourd'hui" et de ce qui est à la mode. Je cherche au contraire à créer la posture d'un chef d'orchestre qui réaliserait un travail de synthèse avec une capacité de recul et de mise en abyme des choses à travers un vrai *fil narratif*. C'est en essayant de démonter le système suburbain, (comme Gabriel Gray / Sylar démonte des horloges pour en comprendre le mécanisme dans la série *Heroes*), qu'on pourra s'emparer du sujet. Par ailleurs, je pense qu'il y a également un vrai problème d'agressivité sur le terrain moral et des valeurs de la part des urbains envers le modèle suburbain. On peut lui trouver des défauts, bien sûr, mais il a aussi des qualités, n'en déplaise à bien des citadins.

“Mnémosyne pavillonnaire : Tentative d'épuisement du pavillon en tant qu'objet fétiche.” Ton travail se poursuit aujourd'hui dans le cadre d'une thèse [3] que tu réalises au LéaV (Laboratoire de recherche de l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles) sous la direction de Éric Chauvier [4]. Peux-tu nous expliquer ce qu'est une mnémosyne et dans quelle mesure ce format permet de structurer ta démarche sur le suburbain ?

La mnémosyne est une forme inspirée de l'Atlas Mnémosyne de l'historien de l'art allemand Aby Warburg entre les années 1921 et 1929. A travers un important corpus d'images, il a souhaité réaliser une histoire comparative de l'art et de ses représentations. C'est une œuvre originale et unique qui renouvelle les conditions de lecture et d'interprétation des images. Aby Warburg a d'une certaine manière révolutionné la manière de comprendre l'histoire de l'Art. Avant lui, les historiens de l'Art avaient une approche très linéaire, celle de l'analyse des signes qui se trouvaient dans les tableaux, une analyse qui passait très souvent à côté de ce que le spectateur pouvait voir et des réminiscences entre les figures. Aby Warburg a alors mis en place la *mnémosyne*, une succession de grands tableaux noirs sur lesquels il affichait des reproductions de tableaux les uns à côté des autres. Leur mise en présence permettait alors de faire des rapprochements et d'analyser les choses d'une manière "iconologique" : repérer les survivances dans les attitudes, les positions, les postures des corps, les signes et les analogies d'une époque à une autre.

Sans comparaison aucune, je trouve bizarre qu'un siècle après son travail, nous pensons globalement les choses de manière très linéaire et basée sur la parcellisation du savoir. Il manque très souvent une vision qui embrasse les choses, qui les regarde, et que justement la mnémosyne propose. C'est ce que j'essaie d'appliquer dans ma réflexion sur

le suburbain. Cette approche holistique est très compliquée, car il faut structurer un mode de pensée, un champ d'actions... , en fait, il faut tout structurer puisque cette manière de faire n'est pas bien identifiée et comprise...

Je préfère cependant me confronter à cette complexité quitte à rater, plutôt qu'arriver à une analyse simplifiée et expurgée de nuances. Pour parler précisément de mon sujet suburbain, de quoi parler si on n'accepte pas la complexité et la densité du sujet pavillonnaire ? On va se rabattre sur l'écologie, puis sur la politique. L'entonnoir de la réflexion se referme alors tout d'un coup et tout le reste n'existe plus, parce que c'est *difficile* d'en parler. Ce n'est pas possible de procéder comme ça. Ça veut dire qu'en gros, on ne traite pas le sujet mais uniquement des embranchements du sujet d'origine. Sans dire que je vais y arriver, j'essaie de mettre en place cette approche holistique autour du suburbain.

“ Sympa© : [...] Les villes françaises d'une certaine taille s'uniformisent affreusement et ne proposent plus aucune possibilité d'interaction un tant soit peu libre entre l'individu et l'urbain. Le périurbain est lui impur par nature. C'est ce qui fait de lui un endroit désirable, complexe, multiple, capricieux et intéressant.” 20 12 2014.

Enfinement à travers ton travail de fiction, quelles intentions portes-tu sur l'avenir du monde pavillonnaire ?

Mis à part l'intention d'apporter une nouvelle approche pour aborder les sujets d'aménagement et de conception urbaine comme j'ai pu l'expliquer avant, je n'ai ni posture politique, ni opérationnelle, mais j'ai l'intuition que l'idéologie anti-pavillonnaire et anti-périurbain empêchent aujourd'hui de s'emparer de ce que pourraient permettre ces espaces. J'ai le souvenir d'une conférence de Michel Desvigne (je crois...), qui avait travaillé sur un projet en Suède. Il disait qu'en Suède le suburbain, c'est la forêt. Évidemment ils n'ont pas les mêmes problèmes de densité de population et de taille de territoire, mais il envisageait dans son argumentaire qu'on pourrait très bien garder ce modèle de développement urbain en ménageant bien mieux l'environnement. Quelque part, ce sont nos difficultés à modifier nos manières de penser et de concevoir qui fabriquent l'inertie empêchant l'évolution des modèles.

Oui, j'observe évidemment qu'il y a un problème tentaculaire, d'éparpillement du modèle pavillonnaire. Oui, il faut le stopper, c'est une évidence. Mais on pourrait aussi se questionner sur nos habitudes et nos manières d'envisager ce modèle. Souvent, quand je me balade dans des zones industrielles ou dans mon quartier d'enfance, je fais le constat d'une biodiversité incroyable, mais ce n'est absolument pas ce qu'on nous décrit. Ce n'est pas parce que certaines choses dysfonctionnent que tout dysfonctionne. Il faut arrêter de faire table rase et essayer de s'emparer davantage des qualités existantes de ce qui est. Il y a beaucoup de quartiers pavillonnaires qui ont permis de préserver un bois, une plaine, une portion de territoire très riche. C'est paradoxal, mais ça permet de sauvegarder des

choses, de garder cet équilibre très étrange entre bâti, bitume et zones de relâchement, de friches, d'herbes folles [5]. Il faudrait que le politique puisse décider que certaines zones constructibles re-basculent en zones naturelles, ou en zones agricoles pour recréer plus de relâchement. Mais qui fait ça ? Cela va à l'encontre de toute rentabilité économique. Quelqu'un qui fait ça est soit un visionnaire, soit il est fou politiquement. Grâce à différentes actions de sensibilisation, les choses évoluent petit à petit, mais de manière très laborieuse. J'ai tout de même l'impression que c'est toujours le même scénario qui se répète.

Les réflexes sont toujours plus coriaces que la réflexion...

Je ne dis pas que je suis pour la préservation totale du modèle périurbain, de la mise sous cloche du passé, même s'il y a une partie de moi qui est nostalgique de ce que j'ai vécu. En revanche, j'espère que toutes ces réflexions pourront servir à mieux saisir les qualités du modèle suburbain, et construire son avenir.

Investir d'autres imaginaires pour le monde périurbain :

[1] Conçu comme [un journal en ligne, le site de Camille Michel](#) rassemble ses travaux de recherche-crédation autour d'un imaginaire périurbain. Entre vidéos, pensées, objets, photomontages, dessins, détournements, il construit une poétique pavillonnaire pour révéler le sensible de ces lieux.

[2] [Vidéo de l'exposition Pavillon Témoin](#) de Camille Michel à l'Eternal Gallery - Tours. Reconstitution sous une forme sensible et auto-fictive de sa jeunesse dans un pavillon du quartier des Douets à Tours.

[3] [Le site vitrine de sa thèse Une mnémosyne pavillonnaire](#). Une collection d'images et de représentations autour de l'architecture pavillonnaire.

[4] En réponse à l'article de Télérama "La France Moche", [l'anthropologue Eric Chauvier propose dans son recueil Contre Télérama](#) de raconter les différentes réalités quotidiennes des zones périurbaines. Un carnet de notes entre le récit affectif et sociologique - depuis les rencontres improbables et la mort de la voisine jusqu'aux aires dévolues aux rencontres homosexuelles.

[5] Des initiatives existent pour recréer des zones de relâchement. Les opérations de renaturation temporaires des Établissements Publics Fonciers (EPF) permettent de renaturer les friches temporairement en attendant un nouvel usage. Les EPF comme naturopathe du foncier en friche. [Dixit a interrogé Guillaume Lemoine](#), écologue et référent biodiversité à l'EPF pour mieux comprendre la démarche.

[+] [Adrien Le Bot](#) s'intéresse aux lieux de drague masculine au sein des espaces périurbains, issus du détournement plus ou moins total d'un parking, d'une forêt, d'une plage, d'une aire de repos, de WC, (...). Sa thèse [Des pratiques sexuelles dans l'espace public: refoulement, impensé, créativité](#) est comme Camille Michel effectuée au LéaV sous la direction de Eric Chauvier.

[+] Dans son roman [Les Grandes villes n'existent pas](#), l'auteur Cécile Coulon traduit les souvenirs d'une enfance loin des grandes villes. Entre le stade, l'école, la salle polyvalente

et l'église, il semble possible de grandir heureux dans l'ignorance la plus totale des grandes villes.

[+] La journaliste Jeanne Robet revient dans le lotissement pavillonnaire où elle a grandi et interroge les adolescents qui y vivent. Le documentaire audio [Le Terril jeune](#), un retour au bled chargé d'esthétisme.

[+] Énorme succès en Angleterre, [l'émission TV GoggleBox](#), basée sur le format vidéo de réaction, nous plonge depuis 2012 dans le salon de sept familles anglaises en train de regarder les programmes TV. A mi-chemin entre le divertissement et l'émission sociétale, c'est un reflet de différents imaginaires pavillonnaires.